

Le pays des enfants...

Suzanne Lafrance

Numéro 87, automne 2006

Audace et ingéniosité : les Québécois et l'aviation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6987ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafrance, S. (2006). Le pays des enfants.... *Cap-aux-Diamants*, (87), 42–42.

Le pays des enfants...

Je me souviens d'une ruelle de longs poteaux dressés, traversée de leurs fils, tissée de cordes à linge, ceinturée de clôtures disparates. Persistants souvenirs d'une ruelle bordée d'érables abîmés, de peupliers sexagénaires et écorchés, d'arbres blessés, tordus, aux branches cassées, à l'écorce arrachée ou au tronc étouffé de vieilles vignes vierges, aux racines étoupées de chardons coriaces, de pissenlits amers et de rhubarbes dites *du Diable*. Je me rejoue sans cesse ce film, à la lumière des impressionnistes, au décor champêtre, aux couleurs passées, de ce quartier de Montréal...

Je me souviens du passage des adultes... Va-et-vient quotidien et en fin de journée, des jardiniers, à pied, avec leurs grands paniers, leurs grands chapeaux de paille, avec leurs grandes mains salies de terre, avec leurs yeux pleins de contentement. C'était, à tout bout de champ, une trame ronflante, une bande sonore – vacarme ponctuel et brouhaha connu – des éboueurs et livreurs de mazout; c'était aussi la plainte nasillarde, la chanson familière annonçant les passants étrangers au quartier : le chiffonnier, le rémouleur, les colporteurs, les maraîchers, vendeurs de fruits, de légumes et de fleurs.

Mais la ruelle était, d'abord et avant tout, le pays des enfants.

C'était le périlleux chemin des pionniers du Far West, la piste sinueuse des cowboys texans, les terres ancestrales des Sioux, lieu d'embuscades des Iroquois, de Radisson, Des Groseilliers, et des Apaches en peintures de guerre.



Au pays des enfants, redécouvrir dans une armoire vitrée, les poupées de jeux d'une époque révolue. (Photographie de l'auteure).

C'était encore un chemin de campagnes : celles de Bonaparte, de Custer, de Dollard Des Ormeaux ou de la guerre de Sécession. C'était l'espace de Superman ou du Fantôme de *La Patrie*, le territoire de la prohibition, celui d'Eliot Ness, celui de Dick Tracy. C'était, même en été, la patinoire du Canadien et, en janvier, l'endroit parfait pour façonner les corps de nos bonhommes de neige, pour ériger des forts, pour laisser se poser puis fondre les flocons sur nos visages et sur nos langues, ou dessiner, sur la poudreuse fraîchement tombée, des formes d'anges.

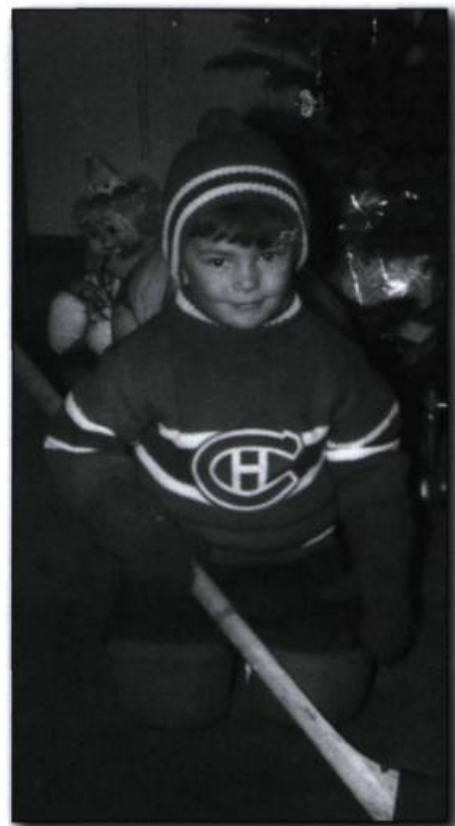
Derrière, c'était la ruelle. C'était aussi *ma cour d'en arrière*. Je me souviens... D'un tapis de gazon, d'un trottoir rose, d'une clôture de piquets blancs et d'un petit patio aux dalles bicolores avec, en plein milieu, une table à pique-nique pour enfants. Je me souviens très bien de ma mère, courbée et à genoux, récoltant ses tomates et cultivant ses fleurs : plates-bandes de rosiers rustiques qu'elle arrosait pour les protéger des pucerons, rosier grimpant qu'elle attachait à un treillis, tulipes et glaïeuls qu'elle coupait et mettait au salon, pivoines rose fuchsia où elle combattait les fourmis, géraniums écarlates qu'elle transplantait dans des grands pots.

La cour d'en arrière, c'était encore le chantier permanent de mes cabanes temporaires : tentes tendues de draps, abris bâtis de couvertures de laine retenues par des nœuds, attachées par des cordes ou des épingles à linge aux poteaux, aux branches du lilas et aux piquets de la clôture... Abris rudimentaires où ma grand-mère m'apportait plein de tartines au caramel!

Ma cour était aussi, les jours ensoleillés, l'atelier préféré des découpages et des collages, des poupées de papier, des bricolages, des coloriations dans des cahiers à colorier, toujours soucieuse, méticuleuse, constamment appliquée à ne pas dépasser les contours noirs des dessins.

Mon amie et moi nous déplaçons, au gré du temps ou de nos fantaisies, vers la ruelle, vers l'une ou l'autre de nos cours arrière où, très souvent, vers les espaces fermés de l'une de nos caves.

Celle de ma meilleure amie était, pour moi, *caverne d'Ali Baba*, avec l'armoire aux poupées de sa mère, l'établi encombré des



C'était, même en été, la patinoire du Canadien. (Archives de l'auteure).

outils de son père qui sculptait, inlassable, des chaînes de *patiences*, avec le tableau noir, la vieille table de bois, l'étroit réduit où étaient empilés des casse-tête aux images d'automne, de maisons paysannes ou de châteaux anciens, avec son plafond bas, son odeur, sa lumière.

Lumière et noirceur d'une cave... Poussière en suspension entre les vitres épaisses d'un étroit soupirail et qui ondoie, en transparence, entre le gris des ombres et le jaune du soleil. Jours de soleil comme jours de pluie, souvent nous jouions là, encabanées toute la journée.

Agenouillées devant une armoire aux portes vitrées, nous admirions les anciennes poupées de sa mère : poupées aux têtes de porcelaine où de papier mâché, poupée chinoise en robe de satin rouge, petit bébé au corps de chiffon, belles dames doucement maquillées, aux cheveux coiffés de vagues et de chignons, aux fragiles mains blanches et aux ongles vernis, délicate princesse au manteau rose thé, aux jupons de dentelle, aux col et poignets festonnés, poupées gardées là, à l'abri... vénérées!

C'était, je m'en souviens, le pays des enfants! †

Suzanne Lafrance